



Yves Renaud, HEP Vaud

Cinquante pages sinon rien!

Faire écrire des romans au secondaire II. Récit et analyse d'une exploration d'écriture littéraire en toute confiance.

La créativité, panacée des difficultés pédagogiques ou cache-sexe de l'injonction néolibérale à de toujours plus hautes performances? On ne sait plus. Disons que le mot s'arroge fâcheusement les ambitions de sa plus noble sœur, la création. Aussi, quand on enseigne le français, s'émerveille-t-on plus qu'à son tour des textes *créatifs* sortis des ateliers d'écriture, sans plus songer à la possibilité d'une production véritablement littéraire. Or, proposer sans honte aux élèves des consignes d'écriture à contraintes n'oblige pas pour autant à réduire les cours d'expression à des *escape games*, aussi plaisants soient-ils. On peut leur faire écrire des romans, par exemple. J'ai tenté l'expérience il y a peu avec des gymnasiennes, et celle-ci a conforté mon idée que la créativité, qui produit de beaux outils didactiques, ne peut devenir création sans l'aide de cette vieille valeur qu'est la confiance. Moi, je ne visais pas de simples productions écrites, mais des



œuvres, il me fallait donc composer avec le fait que la création littéraire ne fait pas bon ménage avec les items innombrables d'une grille critériée. Car qui peut savoir à l'avance ce que seront des œuvres? «On ne peut pas dire



d'une chose qu'elle est artistique dans l'absolu, indépendamment de sa mise à l'épreuve publique. Elle ne l'est que rétroactivement» (Zask, 2011, p.306). Quand il est question de création, la patience la plus sereine est de mise: l'imprévisible est à ce prix. Alors: *let it be*, comme le chante le poète. En d'autres mots, accordons notre confiance aux écrivain-es à venir.

Comme le relève Claude Hagège (2012) qui en explore l'étymologie, la confiance est le don fait à celui ou à celle que l'on considère «comme un dépôt sûr» (p.11). Elle signifie ainsi la valeur que l'on reconnaît à une personne en la jugeant digne de ce don, une valeur non seulement présente, mais aussi future: nous nous engageons à «œuvrer pour une cause dont l'issue heureuse ne nous est pas garantie à l'avance» (Simmel, cité par Sennett, 2014, p.201). Or l'effet de la confiance accordée est si fort qu'il pousse celui à qui elle est offerte à *consentir à croire que quelqu'un puisse sincèrement croire en lui*. Il n'en revient pas! La philosophe Joëlle Zask (2011) le rappelle, selon les théories contemporaines de la reconnaissance, «personne ne peut accéder au rang de sujet sans l'encouragement et la considération des autres. (...) Ce n'est qu'en reconnaissant une chose sous l'angle de ses capacités de développement qu'on peut lui procurer les conditions concrètes grâce auxquelles elle se développera effectivement» (p.289). Ce «sujet», dans le cas qui nous occupe, c'est l'élève, à qui on veut faire adopter une posture d'autrice ou d'auteur, et la «chose», c'est son œuvre à venir. Cela n'est pas sans rappeler cette notion que la didactique appelle *dévolution*, à savoir «l'acte par lequel l'enseignant fait accepter à l'élève la responsabilité d'une situation d'apprentissage» (Brousseau, 1998, p.303), et le processus de reconnaissance mis en œuvre par la confiance est un acte dévolutif qui s'est révélé approprié à mon projet littéraire.

J'ai donc voulu que les élèves écrivent des romans. Il fallait que je propose une aventure scripturale revêtue de confiance et d'une tunique de Nessus qui diffuse le poison vertueux de l'écriture. Dans le cadre des travaux de maturité, j'ai intitulé la chose *50 pages sinon rien*. Une seule contrainte: rédiger au moins cinquante pages, format A4¹. «Quelle que soit la qualité de votre texte, disais-je, avec cinquante pages, vous aurez la moyenne. Pourquoi? Parce que je vous fais confiance: on ne s'engage pas dans un tel projet sans en faire quelque chose de bien. On n'écrit pas autant impunément.»

Je passe ici sur le détail de mon accompagnement. Je dirais juste qu'il est d'une part celui du premier lecteur qui se fait consommateur bienveillant (celui qui erre dans les librairies curieux de tout avec équipement de survie culturel minimal mais généreux), d'autre part celui du lecteur-correcteur qui interroge les apparentes contradictions et les supposées belles fautes, celle enfin de l'éditeur qui se met au service des parturientes littéraires, sorte de sage-femme de l'harmonie et du chaos scripturaire.

De belles surprises m'attendaient. Pour commencer, vingt élèves se disent partant-es. J'en tombe des nues, moi qui n'étais prêt à suivre que trois ou quatre pousses d'autrices et d'auteurs. Je finis par en accepter huit.

Ensuite, je signale sans contrainte que de se donner un calendrier personnel peut aider: huit pages dans quinze jours, vingt pages deux mois plus tard, etc. jusqu'à la relecture, au peaufinage et à d'éventuelles réécritures le sixième mois. Toutes et tous suivent cet agenda qui ne se voulait que béquille, pas férule. Je me réjouis de cet enthousiasme.

Troisièmement, des confessions amoureuses aux récits de famille, et des sitcoms déglinguées aux polars les plus sombres, les projets sont aussi personnels que variés.

Quatrièmement, sept de ces huit romans prendront la forme de livres imprimés et sortiront de presse avant la date ultime de reddition de ce qui n'était au départ que des travaux de maturité. L'autoédition n'était pas obligatoire, mais suggérée: la proposition devait confirmer la confiance que j'accordais aux jeunes écrivain-es. Ce qu'ils-elles allaient écrire mériterait une telle parure qui en favoriserait la réception.

Enfin dernière surprise, décisive: le moment de l'évaluation. Ces travaux devenus livres étaient appelés à subir l'expertise de mes collègues. Pour ce faire, j'en avais choisi huit différents, autant de femmes que d'hommes, libres de leurs questions, de leur jugement (j'invitais juste à ce qu'il soit plus littéraire que scolaire). Je les vis les un-es après les autres mener des discussions passionnées avec les autrices et les auteurs, enthousiasmé-es par les univers littéraires qui les avaient embarqué-es. Ces échanges faisaient office d'adoubement (cela, je l'espérais). Résultat: sept de ces écrits obtinrent la note de 6, c'est-à-dire la note maximale! Le huitième reçut un 5, excellente note au demeurant. J'étais très curieux de voir si mes collègues seraient capables de délaisser leur compétence de stylo rouge pour celle de critiques – il suffisait de leur faire confiance, à elles et à eux aussi.

¹ Ce qui donne des romans de 100 à 180 pages, le format n'étant pas le même.

Références

- Brousseau, G. (1998). *Théories des situations didactiques en mathématiques*. Grenoble: La Pensée Sauvage.
- Hagège, C. (2012). La notion de confiance dans les langues. In R. Meyran & B. Richard (Ed.), *En quête de confiance* (pp.8-14). Paris: Textuel.
- Sennett, R. (2014). *Ensemble. Pour une éthique de la coopération*. Paris: Albin Michel.
- Zask, J. (2011). *Participer. Essai sur les formes démocratiques de la participation*. Lormont: Le Bord de l'eau.